

## II

# Un pont sur la Touques

« Sur l'écran noir de mes nuits blanches » cette phrase de Nougaro me vrille la tête pendant que je me tords de douleur sur le tapis de la chambre d'amis. C'est une fin de nuit, d'un samedi à un stupide dimanche – et vous n'avez pas idée de tout le mépris que je porte aux dimanches – où toutes ces longues heures m'ont vu en chien de fusil sur le sol, gémissant, pleurant, implorant, je ne suis qu'un tas de souffrances noyé dans les secondes du temps qui s'étire à l'infini juste pour m'emmerder. J'ai un poignard dans les reins qu'une espèce de sadique tourne vers la droite, puis vers la gauche, puis l'enfonce encore un peu, des fois que j'aurai oublié sa présence, et recommence.

Je n'ai plus la force de lutter contre ces cailloux qui veulent sortir de mon corps, qui se coincent, qui déchirent, qui gonflent pour devenir des pierres énormes. Je ne devrais plus souffrir puisque je suis devenu une pierre moi-même, d'ailleurs c'est mon deuxième prénom, je vous ai déjà expliqué pourquoi, je ne peux pas répéter, la douleur est trop forte, je ne peux plus penser, je ne peux plus vivre, je voudrais que tout s'arrête... Et tout s'est arrêté... Je suis maintenant sur un lit tout blanc, devant un mur tout blanc, je me réveille de ce cauchemar, pourtant non, un bocal de perfusion s'est perché au-dessus de ma tête et distille son goutte-à-goutte dans mon corps apaisé... Après des jours de souffrances, j'ai été transporté là, dans ce lit de bonheur qui n'est pas le mien et dont les draps impeccables dessinent un solide sarcophage protecteur.

Mais déjà le malade s'agite et s'interroge, il s'angoisse de son sort lorsqu'une « cornette » passe la porte, une petite sœur, toute blanche elle aussi, qui vient s'enquérir de mon état. Elle ajuste le goutte-à-goutte, m'explique que c'est du « Profénid » mot magique et inoubliable qui prend aussitôt place dans mon dico des mots merveilleux. Et donc, ce « Profénid » a la vertu et la fonction de calmer les douleurs des coliques « frénétiques » Tout n'est donc pas à jeter dans ce monde

moderne... Et cette petite bonne sœur me rappelle mon enfance « hospitalière » bien qu'elle ait l'accent Martiniquais. Mais il y a belle lurette qu'il n'y a plus de religieuses dans les hôpitaux publics et je me trouve à la clinique Notre Dame à Saint-Raphaël, dans le var, en l'an de grâce 1999... Je vous laisse par ailleurs recenser le nombre de clinique « Notre-dame » qui doit être aussi important que les « hôtel de la gare » où les places du Général De Gaulle...

Et j'attends ! Comme tout patient « impatient » je suis cloué sur mon petit lit blanc à la disposition du bon vouloir du monde médical. J'ai pourtant bien d'autres choses à faire et un souci à régler avec ce marchand bidon, ce Donati foireux qui m'avait organisé un vernissage à Washington D.C, et qui tarde à me rendre mes toiles, profitant de l'éloignement et de mon état souffreteux.

Face à moi, un mur blanc, sans télé, sans rien, étale devant mes yeux son imbécile surface provocante : l'angoisse du peintre et de l'écrivain confondus, une surface blanche, sans rien pour y accrocher sa pensée, un départ de pensée, le vide quoi ! La perfusion rythme mon temps, je ferme un œil et puis l'autre, je rêve, j'essaie de penser mais penser à quoi ? Je re-rêve mais la faim m'empêche de dormir et de m'échapper complètement. « Non Monsieur Cass, on ne peut pas vous donner à manger car on va certainement vous opérer »

Allons bon ! Tout s'arrange... A gauche la fenêtre m'offre un carré de ciel et un petit nuage immobile. Je ferme un œil, vise le nuage pour savoir sa direction et je me laisse porter vers d'autres nuages, ceux qui défilent à pleins tubes, ceux qui sont pas là pour rigoler, en Normandie, pays du vent et de la pluie, pays de ma jeunesse, du temps où mes reins n'étaient pas bourrés de cailloux, du temps où j'étais éternel... La toile blanche ne m'angoissait pas, pas encore, et ma chambre de mes quinze ans était déjà remplie « d'œuvres » très originales et d'affiches pour

le ciné club du lycée. Un beau lycée, tout en pierres de Caen et au toit d'ardoise qui coiffait cinq étages, le tout au bord de la mer, à Deauville. Mais le tout également démoli... Car il y a décidément un complot dans les hautes sphères pour faire disparaître les lieux de mes souvenirs...

Mais j'ai des preuves, des photos, des témoignages et je ne me laisserai pas faire, j'ai décidé de tout reconstruire dans ma tête et de vous expliquer :

Donc il y avait trois toiles importantes, les premières ! Je ne parle pas des quelques paysages gouachés auprès du chevalet paternel mais des premières créations à l'huile et collages sur châssis en toiles de jute (on dirait maintenant des techniques mixtes) dont le chef d'œuvre était « Jeanne au bûcher » et l'autre « l'Ivresse » Je ne connaissais pas encore « l'Art Brut » et pourtant, j'étais en plein dedans... Je regrette beaucoup les avoir abandonnées au fil des déménagements...Jeunesse idiote...

Mais j'étais déjà un artiste, un peintre, un créateur ! Je le savais et n'avais pas vraiment la nécessité de le démontrer. Cependant j'étais assez fier et anxieux chaque vendredi de dévoiler « Mon affiche » dans le cadre du ciné - club. C'est ainsi que je m'exposais pour les premières fois, au vrai sens du terme, guettant avidement les commentaires des potaches, et surtout des spécimens féminins dont je cherchais à attirer l'attention par tous les moyens « légaux ».

J'étais arrivé dans ce lycée en classe de cinquième, entamée en cours d'année, demi-pensionnaire, je partage la vie de quatre cent potaches, et les places sont chères près des fenêtres qui donnent côté mer. Je fais de mon mieux pour m'intéresser aux cours, ce qui n'est pas facile avec le spectacle maritime qui s'offre à ma contemplation. Ces images me renvoient inexorablement à Stella où l'association *mer-vacances* s'était définitivement imprimée dans mon esprit. Mes études n'en seront guère facilitées, d'autant plus que l'établissement était

mixte comme on l'aura compris. C'est la première fois que je partageais les cours avec des filles. D'un côté, c'est stimulant, mais de l'autre, mon comportement en est affecté par tous les stigmates de l'âge bête.

Hervé Lefebvre est mon premier pote, un des seuls qui ose aborder ce *nouveau* quelque peu agressif. En effet, je ne comptais pas revivre les affres du passé, alors je m'ingéniais à me construire une réputation de bagarreur qu'il valait mieux ne pas contrarier. Solitaire et réservé, Hervé s'était pourtant entiché de mon personnage un peu provocateur en mal d'attentions. Il était fort en maths, du moins en comparaison de mes capacités dans cette matière, et je ne manquais pas d'en profiter à l'occasion.

Pour ma part, j'étais seulement fort en dessin et assez bon en Français. Ces petits talents complémentaires n'étaient pas suffisants pour justifier notre complicité. En réalité, je le faisais marrer. J'avais toujours un truc à lui raconter ou une bêtise à faire et il se déchirait de rire. Il était mon public à lui tout seul... Pas une heure de cours sans deux ou trois rigolades étouffées sous le coude. Des fou rires à n'en plus finir, parfois même devant un prof à l'autorité vacillante. Après toutes ces années d'étouffoir et d'inexistence, mon côté « rebelle » commençait à se révéler et à fissurer le carcan répressif élaboré par le monde adulte. Hervé, quant à lui, semblait survoler son univers avec une dérision sarcastique et lucide. Sa grande famille était une dynastie de propriétaires terriens qui exploitait de père en fils des hectares de vergers normands. Cela nécessitait pour le père d'Hervé une activité débordante durant un ou deux mois de l'année. « Mais qu'est-ce qu'il fait ton père ? - Il est dans les pommes ! - Répondait les fils, comme ils auraient dit « Il est dans le pétrole. » En fait, il négociait la vente d'énormes quantités de pommes Normandes qui partaient par bateaux

entiers vers la Grande Bretagne où elles étaient transformées en jus de fruits pour régaler les grands Britons. C'était le plus gros exportateur du pays.

Nombre de pensionnaires étaient les rejetons de grands bourgeois parisiens, virés de toutes les *boîtes* et traînant leur nonchalance en mocassins et vêtements de luxe. Les élèves du cru n'étaient pas plus à plaindre et s'habillaient pour la plupart dans les boutiques de marque qui se disputaient les rues de la petite ville.

Au début, j'allais au lycée à pieds, ensuite en vélo pendant très longtemps. La balade était agréable, par la place Morny ou par le port de plaisance. Sur le chemin, j'avais souvent un tube de lait concentré que je vidais pendant le trajet. Je pouvais manger n'importe quoi, je restais fin comme une ablette et ma nature longiligne fera longtemps mon désespoir car mes biceps restaient à l'avenant.

Passé le pont des Belges, qui enjambait la Touques pour relier les deux cités, je grimpais la côte de l'hôpital et traversais le jardin. Souvent j'y croisais le père Gosset, le jardinier - qui était aussi le bedeau de l'église - mon nouveau *bouboule*. J'aimais bien parler avec lui ou avec Constant, l'ouvrier d'entretien. Tous les deux me donnaient du *Monsieur Yves* et enlevaient leur casquette. C'était gênant, mais on s'y fait vite ... Les bonnes sœurs, âgées pour la plupart, tapaient aussi un brin de causette avec moi, au hasard d'une allée.

Un beau jour, Constant, qui avait la charge de l'entretien des chaudières, fut surpris en train d'honorer la plus jeune des sœurs sur un tas de charbon. L'histoire évidemment fit grand bruit et les gorges chaudes, surtout lorsqu'il s'avéra que la malheureuse était déjà enceinte du gai luron. Elle fut rapatriée séance tenante dans sa congrégation de Lisieux pour se faire sonner les cloches et fut déplacée loin du satyre tentateur... On ne sait d'ailleurs si elle devînt sœur-fille-mère...

L'homme en question devait avoir des talents cachés, car le sourire de ce brave homme, tous chicots dehors, ne me semblait pas de nature à stimuler les hormones féminines...

Au lycée, je découvre le sport - tous les sports - et c'est un bénéfice sur tous les plans. A Nonancourt et à Dreux, le manque d'équipements nous obligeait à faire des *cross*. On battait ainsi la campagne par tous les temps et pendant des heures, à défaut de pouvoir faire autre chose. A ce régime, j'étais devenu un petit champion pour le souffle et l'endurance, ce qui me permettait de pratiquer différents sports sans difficultés. A Deauville, on pouvait faire de tout. Du tennis, du cheval, de la natation dans la piscine Olympique, couverte et chauffée ; en plus des équipements du stade, pour l'athlétisme et les jeux collectifs. J'ai également pu faire du judo durant des années, ce qui m'aidera beaucoup à conforter une relative confiance en moi.

Ce lycée était dirigé avec autorité par un Breton pur granit, Monsieur Cleach', homme impressionnant au regard d'aigle fixe et pénétrant. Il était toujours flanqué du Corse de service, l'inénarrable Cannavagio, surveillant général aux allures de petit porte flingue qu'on avait surnommé Cana, ce qui pimenta un peu son mariage, qui devînt évidemment « les noces de Cana »

Malgré cette sévère apparence, notre dirlo avait su instaurer une sorte de *lycée pilote* où les élèves pouvaient exprimer leur esprit d'entreprise et de créativité, ce qui - j'en suis persuadé - devait être rarissime à l'époque. Nous disposions ainsi d'un foyer avec bar et friandises, dont la gestion nous incombait, ainsi que de très nombreuses activités. Cercle d'échecs, de théâtre, orchestres, le fameux ciné-club, un journal « *l'Auge* » une soirée de Noël, avec spectacle, et un bal annuel, parmi les activités laissées à l'entière responsabilité des potaches. Ainsi les talents divers étaient mis à contribution pour organiser la vie et le fonctionnement de cet ensemble de clubs et d'évènements.

Il y avait tout de même des cours, il ne faudrait pas l'oublier, avec des profs plus ou moins brillants. Yves Pihan, en Français, est celui qui m'a marqué le plus profondément. Jamais la moindre tentative d'autorité, ni sanction. Nul besoin pour cet homme brillant qui savait nous passionner, et ouvrir nos goûts pour la véritable littérature et la poésie. J'ai d'ailleurs correspondu avec lui jusqu'à sa disparition en décembre 2007... M.Marpeaux, toujours avec sa pipe et un faux air de Jacques Tati, essayait de nous enseigner les mystères de la physique-chimie...Peine perdue pour ma part ; Lebihan, Bourdon et Dô, en Maths (les pauvres !) Garcia en Espagnol, complétait notre instruction politique vers l'extrême gauche ; Mme. Panier en philo, continuait notre éducation sexuelle, Saulnier, en sports, nous voyait tous futurs médaillés Olympique ; et Mme. Marie, en dessin, n'avait plus grand-chose à m'apprendre...Il y avait aussi la prof de musique aux socquettes blanches, d'une nullité parfaite, le gros Fouquet en Histoire-Géo, sympa, l'énergique Valentin, qui se faisait raplatir chaque année à son « agreg » d'Anglais...Mais tout ce beau monde a fait tout de même ce que nous sommes aujourd'hui : Des humanistes avec un bonne culture générale (car c'est vrai qu'on a tout oublié !) certainement en *moins pire* que les potaches d'aujourd'hui ( à la quatorzième place Européenne en 2007, la Finlande étant première...)

\*

Si tout le monde a, au moins, entendu parler de Deauville, Trouville-sur-mer est certainement moins connue du grand public. Ces deux cités balnéaires sont « deux sœurs ennemies », séparées par la rivière de la Touques, sur les côtes du calvados. Ici, nous sommes en pleine Côte Fleurie, face au port du Havre visible « en haut à droite »

Alphonse Allais, humoriste natif de Honfleur, disait « Quand on ne voit pas Le Havre, c'est qu'il pleut ! Et quand on le voit, c'est qu'il va pleuvoir ! »

Trouville (« Thor Wolf Villa » *la ville du loup de Thor*) est un ancien village de pêcheurs fondée par les Vikings, et ses quais colorés et pittoresques témoignent encore de cette activité de pêche.

Deauville, fondée sous le deuxième Empire par le Duc de Morny, fut dès le départ une cité créée pour la haute société, qui venait s'y détendre à proximité immédiate de la capitale. Cette station balnéaire rassembla rapidement la *gentry* qui n'avait jusqu'alors que Biarritz et Monte-Carlo pour s'amuser un peu.

A Deauville, pas question de bateaux de pêche malodorants, les yachts étincellent de leurs cuivres et bois vernis et régatent pour la gloire. Champs de courses, casinos, tennis, palaces et voitures de sport composent le microcosme des privilégiés de tous poils qui arpentent les fameuses planches où l'on doit absolument *être vu* au bar du même nom.

Toute la petite famille éblouie, débarque donc en 1962 dans cet endroit très contrasté et extraordinaire. On emménage dans une grande maison de dix-sept pièces, au-dessus de l'hôpital et accrochée aux flancs de la colline.

Dans cette villa cubique de deux étages, entourée d'un agréable jardin arboré et d'un potager, chacun de nous installe son coin de paradis. Ma chambre, au premier, m'offre une vue dominante sur l'agglomération et la mer. De mon bureau, je contemple ce spectacle où mon regard porte à plusieurs dizaines

de kilomètres, au-delà des rouleaux argentés d'une mer aux nuances douces et changeantes. La nuit, les lueurs féeriques se disputent aux bruissements lointains du ressac et emportent mes rêves vers ces rivages neufs et inconnus. Je me prends à rêver qu'une bonne étoile s'intéresse enfin à moi. Quant à ma mère, elle est aux anges, dans cette maison équipée de tout le confort qui lui avait tant manqué à Nonancourt. Une salle d'eau avec baignoire (finit les douches municipales !) Une grande cuisine, le chauffage central et un très grand séjour avec vue sur mer...

Une vraie vie de château !

J'étais véritablement sur une autre planète, émerveillé par cette nouvelle vie dont je profitais complètement. Je me frottais à tout, avec un peu trop d'enthousiasme, peut-être, car mes résultats scolaires restèrent toujours très moyens. Qu'importe !

Mes petits talents pouvaient s'exprimer aussi par mes caricatures qui paraissaient dans le journal du bahut : « l'Auge » qui rassemblait un panel de personnalités plus ou moins brillantes et suscitait une certaine considération. Faire partie de ce cénacle assez fermé, était en soi une consécration garantie.

Nombre d'articles, quelque peu provocateurs pour l'autorité, soulevèrent d'ailleurs plusieurs scandales qui enflammèrent des polémiques sans fin dans le microcosme de l'établissement.

Bien que ma participation à cette publication fût assez modeste, mes caricatures qui s'étalaient à pleines pages nourrissaient une popularité grandissante dans la communauté, et surtout auprès des filles.

Au milieu des années soixante, je fondais un *Skiffle-Group* qui reprenait des *tubes* de Bob Dylan et de la musique *folk*. Je me hasardais même à commettre quelques compositions personnelles sur fonds de Guitare, banjo et harmonica et notre groupe fut également amené à se produire à quelques festivités locales.

C'est à cette époque que je fis l'acquisition d'une grosse moto, une vieille Terrot de cinq cent cubes, qui pesait le poids d'un âne et que j'avais payé 500 Francs. Cette somme représentait alors le salaire mensuel d'un ouvrier. J'avais pu rassembler cet argent grâce à des jobs de vacances et des prestations de figurants dans divers films en tournage à Deauville. Toutes mes économies se trouvaient ainsi investies dans cet engin à restaurer, alors que mes parents avaient été soigneusement tenus à l'écart de cette folle acquisition. Elle fut livrée à la maison devant les yeux ébahis de mon père que je dus affronter en jouant la fierté de faire une bonne surprise. L'argument principal étant que j'avais dépensé mes propres deniers pour une affaire de restauration, était ma base de départ : « Evidemment que je n'avais pas l'intention de la conduire, puisque je n'avais pas encore de permis, ni même l'âge de l'avoir ! » Me semblait être le meilleur argument.

Je ne dirai pas que cela a été facile mais je parvins à réfuter toutes les objections par une implacable rhétorique que mon père ne pu démolir, respectueux du fait que je m'étais débrouillé avec mes seuls moyens.

« D'accord ! Mais pas question de te voir sur cette moto tant que tu n'auras pas le permis... »

J'avais gagné la première manche et pouvais garder mon bolide dans le garage pour la retaper.

Cela dura des mois, pendant lesquels je désossais complètement cette mécanique, ce qui était très éloigné de mes compétences, mais c'est bien *en forgeant qu'on devient forgeron* et le résultat se révéla tout à fait estimable. Le moteur tournait comme une vieille horloge et les chromes étincelaient de leur mieux ; ne manquait plus que ce sacré permis... C'était aussi un investissement mais ma motivation était telle que cette épreuve ne fut qu'une formalité... Mon père, là aussi, dû s'incliner devant ma détermination et je savourais mon succès à l'entrée du

lycée, enfourchant mon formidable engin. J'y étais le seul à posséder une moto ce qui plaçait définitivement ma notoriété à son apogée. Les odeurs d'huile chaude de moteur et mon blouson de cuir de pilote US attiraient les filles en mal d'idoles et mes groupies s'émoustillaient autour du bolide.

Pourtant, je manquais encore de cette fièvre conquérante qui fait l'étoffe des grands séducteurs. Le flirt me suffisait et je ne poussais pas mon avantage au-delà, paralysé que j'étais à l'idée que ma partenaire *tombe enceinte*, comme on disait à l'époque.

Ces petites passades devinrent bien falotes lorsque je fus confronté au « grand amour »

Sortir seul le soir faisait partie des interdits paternels indiscutables et problématiques auxquels j'étais confronté chaque été.

Les lumières de la ville étaient pourtant bien attirantes et je trouvais bientôt la solution stratégique qui allait faire tomber la résistance de l'autorité : « Kimono de Catalina », plus familièrement appelé « Kiki », était le nom de notre chien, un Cocker flegmatique qui manquait d'exercice, c'est du moins ma théorie qui fut développée avec succès pour emporter l'autorisation d'aller promener le chien et de « surtout ne pas rentrer trop tard »

L'un tirant l'autre, nous descendions ainsi les quais jusqu'aux planches de Trouville où régnait une grande animation. Mon chien était ravi et rencontrait beaucoup de toutous. Une chienne teckel lui sembla particulièrement attrayante au point que les deux laisses furent complètement emmêlées, avec les jambes des propriétaires. La chienne ne semblait pas du tout sensible aux avances de mon cocker de haute lignée et la situation tournait à la catastrophe quand je me retrouvais à quatre pattes face à sa patronne, une jolie brunette, ulcérée, qui se permettait de mettre

en doute mes compétences de *maître-chien*, et les autres aussi, si mon souvenir est bon... Je me confondais en excuses et l'histoire s'acheva en rigolade générale au milieu d'un attroupement de badauds. C'est ainsi que j'ai rencontré Martine, une parisienne qui promenait son désœuvrement et son animal chaque soir.

J'appris plus tard que sa situation était à l'inverse de la mienne et que sa mère la poussait à aller promener le chien pour être tranquille avec son amant du moment. Je rendais grâce aux amours adultères de cette mère bien inspirée.

Cet été là, ce brave « Kiki » fut promené jusqu'à l'épuisement, tirant deux amoureux enlacés, par les bras et par les laisses, dans un équipage saugrenu de jappements et de regards tendres...

Le matin, je partais à l'aube car j'avais trouvé un job saisonnier au champ de course de Deauville. J'enfourchais ma Terrot et je passais prendre Hervé, que j'avais poussé à acheter une Motobécane (plus petite que la mienne bien entendu...) et nous allions faire les foins et ramasser les cailloux sur les pistes d'entraînement. De retour à la maison, les parents assistaient consternés à mes crises de fou rire en plein repas et échangeaient des regards inquiets. C'est vrai, j'étais malade !

J'étais amoureux ! Et le virus m'avait gagné sans que j'y prenne garde. Mes pieds ne touchaient plus terre, et ma tête s'engluait dans un vaste nuage rose qui se déployait en ondes de plaisir. C'était très agréable, très nouveau et très léger...

Rien à voir avec les « souffrances du jeune Werther » J'étais un *amoureux-heureux*. Les parents eurent la délicatesse de ne poser aucune question et je ne parlais à personne de mon nouvel état qui ne regardait que moi... Et Martine. Laquelle semblait, elle aussi, transportée par les mêmes émotions. Quelle belle saison ! De rires, d'insouciance, d'énergie et de jeunesse. Nous

étions dorés par un soleil généreux - pour une fois – et le monde n'était que le décor de notre bonheur.

Mais en septembre, le vent d'automne dispersait déjà ces moments volés au temps. Martine était repartie à Paris et j'arpentais les lieux imprégnés de nos souvenirs ensoleillés. Les villas s'étaient refermées derrière leurs volets et les planches désertes se laissaient prendre sous le sable. Je baladais ainsi ma nostalgie solitaire que j'essayais de guérir en lui écrivant des lettres sans fin. Dans le tiroir de mon bureau, je conservais les précieuses reliques que Martine m'avait abandonnées. Lunettes de soleil, bijoux de pacotilles, mèches de cheveux... J'en respirais les odeurs, mélanges exquis de son parfum, de plage et d'ambre solaire. Ma passion se nourrissait également de nos échanges épistolaires et je me surprénais à guetter le facteur qui – tel un magicien - sortirait de sa sacoche en cuir une de ses lettres parisiennes. Parfois, elle m'annonçait sa venue le week-end suivant et il fallait alors que je trouve une raison valable pour échapper à la rituelle sortie cinématographique dominicale et familiale. Ainsi je pouvais m'échapper avec ma belle et retrouver quelques heures de promenade en amoureux, qui se terminaient par un sprint angoissé, pour rentrer avant la famille.

Mon père me surprénait alors, en sueur, les cheveux en bataille, installé à mon bureau pour terminer « une dissertation difficile »

Cette facette sentimentale, dans laquelle je me complaisais à mes heures, était cependant - et facilement - occultée par mes nombreuses sollicitations dont j'étais l'objet au lycée. J'avais ainsi intégré plusieurs petites bandes, parmi de nombreux clans, eux-mêmes répartis en divers sous-groupes, qui s'étaient constitués au bahut. Pépinière d'activités, où je m'éparpillais avec délectation. Il y avait les « intellos », de gauche, de droite (et rien au milieu) et plusieurs bandes de « viveurs » qui avaient leurs sièges officiels ou clandestins chez des parents beaucoup

moins regardant que les miens. En fait, il s'agissait de mères divorcées ou veuves dont l'autorité vacillante avait été vite débordée par les revendications adolescentes.

Chez « Louloute », il y avait table ouverte dans une maison de gardien de la propriété, abandonnée à nos festivités bruyantes et désordonnées. Le Bordeaux étanchait nos soifs et nos rires, au rythme des « Stones » ou des « Beatles ». L'ère des sixties et de la « pop music » était en marche et portait notre génération, comme le Jazz avait accompagné celle de la libération, dans les caves de Saint-Germain.

La famille de *Louloute* était fraîchement débarquée d'Algérie. Des pieds-noirs qui n'avaient pas tout perdu, sauf le principal, puisque le père était mort là-bas... Mais on ne parlait jamais de ça, quand on était là, c'était pour s'amuser, pour boire, écouter de la musique ou refaire le monde, ou l'un et l'autre à la fois.

Quand on ne savait plus où traîner, il y en avait toujours un pour suggérer « Et si on allait chez Louloute ? »

En réalité, elle s'appelait Elizabeth, mais je suis sûr que tout le monde l'avait oublié, à cause qu'on n'était pas très fin dans nos manières, ni d'ailleurs dans nos plaisanteries de potaches :

A Deauville, trois monuments faisaient régulièrement les frais de nos dérives nocturnes :

Avec un paquet de détergent et du bleu de méthylène, la fontaine de la place Morny, nous paraissait beaucoup plus originale. La mousse colorée montait à plus d'un mètre pendant plusieurs jours... Quant à la statue en pieds du même Duc, quelques pots de peinture ravivaient les couleurs de son costume, tandis que la fameuse « baigneuse nue » près *des planches* était rhabillée d'un soutien gorge et d'un paréo qui réchauffaient son corps de pierre blanche.

Souvent, il s'en fallait de peu qu'une ronde de Police nous mette la main dessus. Mais on courrait vite et personne n'a jamais été pris sur le fait. Ces niaiseries ravissaient nos petites

bandes durant plusieurs jours et nourrissaient notre prestige auprès des plus sages qui n'auraient jamais osé faire des conneries pareilles.

Au bahut, les filles demi-pensionnaires n'étaient pas à la noce et restaient groupées pour se prémunir de nos coups de folie, comme de la crème à raser sur le dessert ou l'*entartrage* d'un camembert en pleine poire. Au pensionnat, c'était pire- mais entre garçons- car il n'y avait pas d'internat pour ces demoiselles. Toujours est-il que des histoires de bizutages assez effroyables nous parvenaient de temps à autre, mais leurs victimes se muraient dans le silence, par peur des représailles.

Celles-ci étaient parfois inattendues. Je me souviens, par exemple, d'un soir d'études en plein hiver, durant une coupure d'électricité, avoir assisté à une vengeance collective sur une pionne que nous détestions.

Plongés dans le noir absolu, gage d'une impunité totale, une dizaine de mains aussi anonymes que spontanées avaient lancé leurs encriers à toute volée sur le mur, au-dessus de la surveillante. Le fracas du verre explosé, se mêlant aux hurlements de la malheureuse s'était bizarrement synchronisé avec le rétablissement du courant, figeant un retardataire en position du lanceur de grenade. Mais la pionne, maculée d'encres, était dans l'incapacité totale d'identifier qui que ce soit... Murée dans son hystérie, elle balbutiait des propos orduriers en moulinant ses bras comme pour effacer ce cauchemar... Dommage que l'encre n'était pas rouge, pour un peu elle était morte...

Les études n'étant pas mixtes, le grand jeu – toujours en profitant d'une bénéfique coupure d'éclairage – consistait à partir à quatre pattes, et sans bruit, par le couloir, pour rejoindre la salle des filles. Là, on arrivait sous leurs tables et nos mains baladeuses, enhardies par l'obscurité, courraient sous leurs jupes, provoquant gloussements, rires ou protestations. Personne

ne savait qui pelotait qui, et cela faisait certainement tout le sel de l'histoire. Mais, il fallait anticiper pour ne pas se faire prendre la main dans le sac (et réciproquement) une fois la lumière revenue. Piégé dans cette situation, je n'avais dû mon salut qu'à l'indulgence de ma victime (ou sa reconnaissance, allez savoir ?) Qui m'avait gardé sous sa table jusqu'à la fin de l'heure, sans me faire découvrir.

En dehors du lycée, je me découvrais « très travailleur » et débordais d'activités aussi multiples que diverses. Le sport était prépondérant, surtout le tennis et le judo, mais je m'étais également inscrit à un club de modélisme où mes petits talents de bricoleur pouvaient s'exprimer avec bonheur à la réalisation de maquettes d'avions et de bateaux. Un cercle de philatélie enrichissait également mes passions et complétait mes connaissances aussi hétéroclites qu'originales, à défaut d'être scolaires. Par souci d'indépendance et de besoins financiers, je consacrais souvent mes vacances scolaires en jobs lucratifs qui furent aussi une école de la vie. La figuration sur les tournages de films était très recherchée. A l'époque, on gagnait autant en une journée qu'un ouvrier en un mois de travail. Mais l'argent n'était pas le seul mobile. En effet, quel est le gamin qui n'avait pas la passion du cinéma ? L'envie de côtoyer des acteurs et de « jouer » devant les caméras ?

C'est ainsi que j'ai dû apparaître dans une dizaine de films tournés à Deauville et la région. Même une « cascade » où j'ai dû sauter dans la mer du haut de la jetée...En plein hiver, habillé par-dessus une combinaison de plongée. Le problème, c'est que la scène demanda plusieurs prises. Et combinaison ou pas, j'ai eu envie d'étrangler le réalisateur pervers, bien au chaud et au sec derrière les projecteurs...

Ces petites expériences sur les plateaux de tournages ne sont pas restées sans conséquences. Mes participations au ciné-club du lycée devinrent plus actives, mes lectures plus techniques.

Peu à peu germa ainsi l'idée de devenir metteur en scène et de préparer le concours de l'IDHEC après le bac...Projet qui n'aboutira jamais, comme on le verra plus tard, mais qui eut l'avantage de me donner plus de motivation dans mes études et la soif d'acquérir une solide culture générale. Je lisais beaucoup et commençais à fréquenter deux intellos du lycée, Philippe Bardon et Christian Labrande. Avec eux, je jouais aux échecs en écoutant de la musique classique, on échangeait des revues, *Arts*, *les nouvelles littéraires* ou *les cahiers du cinéma*, on discutait du structuralisme de Michel Foucault initiés par Christian qui avait le privilège d'être introduit par son frère dans les milieux de l'édition.

A la maison, j'avais souvent le tort d'étaler mes nouvelles connaissances avec mon père. Ces colloques familiaux se terminaient invariablement en affrontements idéologiques violents et tandis que je survolais les hautes sphères avec mes maîtres penseurs, pour mon père je n'étais qu'un con...Et les idées que j'épousais avaient contaminé l'air du temps où un intellectuel ne pouvait être que de gauche : Les penseurs d'un côté et les autres à droite. Tout était simple, sur fond de guerre du Vietnam, où des paysans aux pieds nus défendaient leur indépendance face à l'oppression d'une armée impérialiste qui ne s'embarrassait pas du choix des moyens. Choc des images d'une guerre en direct où des enfants brûlés par le napalm Américain et écrasés sous les bombes des B 52 venaient secouer nos consciences, déjà ébranlées par le doute et les critiques sur la société de consommation.

Auschwitz et Hiroshima avaient été les fondements d'une prise de conscience de ma génération. La guerre d'Algérie et ses excès, puis celle du Vietnam avaient ancré dans nos convictions une abomination de la guerre, des militaires et de l'extrême droite,

bête, brutale et nuisible. J'avais du mal à digérer l'engagement de mon paternel auprès de Franco durant la guerre d'Espagne. J'en avais honte. J'étais incapable de comprendre qu'il n'était alors qu'un jeune homme de dix sept ans qui avait soif d'aventure et d'action au service d'idées et de préjugés forgés par le milieu aristocrate de son enfance.

Combattre le communisme liberticide et éviter - selon lui - que ce genre de régime ne contamine la France en cas de victoire en Espagne...

A ma décharge, je peux dire que dans les années soixante, je savais vraiment peu de choses sur les réalités du régime soviétique, du goulag, des déportations massives, des procès truqués et des tortures. Les rares informations qui filtraient sur ces sujets étaient reçues comme de la propagande anti-communiste. Et ces pays, dits « socialistes » étaient considérés comme « progressistes » et voulant la paix. La réalité était en fait bien différente de nos illusions...

Mais toujours est-il que mai 68 avait déjà semé ses graines au vent de tempête et de contestation dans nos esprits supérieurs et prétentieux.

Un de mes copains, Claude Foubert, dont les origines et la situation familiales me semblaient profondément mystérieuses, vivait dans une famille qui possédait et exploitait le karting de Deauville. Grâce à lui, je pus me faire un peu d'argent le week-end en tant que garçon de piste. Revêtu d'une combinaison rouge et agitant le drapeau à damier, je donnais les départs et faisais rentrer les coureurs au stand, les cinq minutes de course écoulées. Souvent, il fallait dégager un malheureux concurrent enfoui dans les bottes de pailles. A la fin de la journée, toute l'équipe avait le droit de faire un quart d'heure de poursuite aux commandes de ces engins bruyants. Encore un boulot que j'aurai pu faire sans

être payé...En plus, j'apprenais la mécanique, ce qui m'était très utile pour retaper ma moto.

Un dimanche, toute une bande du lycée, du genre fils à papa, vînt jouer les pilotes affranchis. Dans la troupe, deux copines qui firent semblant de pas me reconnaître, gênées qu'elles étaient de révéler qu'elles connaissaient cet espèce ouvrier aux ongles noirs de cambouis. Sans mot dire, je leur tendis leurs casques qu'elles placèrent sur leurs blondes crinières, telles des walkyries d'Hollywood. Sur le coup, j'étais mortifié et humilié d'avoir été ignoré et traité en inférieur.

Cette petite expérience ne fut certainement pas sans conséquences dans mes rapports avec les autres par la suite : Le respect du travail et non de la fonction.

J'ai reçu une deuxième leçon sur les pistes de ce karting : J'ai appris à me mêler de mes affaires et qu'il ne faut pas confondre justice sociale et bons sentiments...

Le jeune mécano, employé à l'année, logé et nourri par ses employeurs était – d'après moi - néanmoins honteusement exploité et j'avais cru bon de le lui faire comprendre au cours d'un entretien et l'éclairer sur les réalités de la lutte des classes.

Guère instruit mais plein de bon sens, le travailleur avait demandé de l'augmentation aussi vite qu'il m'avait dénoncé comme *agitateur communiste*... Viré sur-le-champ, j'ai été vertement sermonné par le patron avant d'être prié d'exercer mes talents d'apprenti- syndicaliste ailleurs...

En définitive, c'est mon père qui me décrocha le meilleur job : Considérant que j'étais bon en Français, il en avait parlé au Directeur de la rédaction d'*Ouest France*, un Breton dynamique et souriant avec collier de barbe et pipe à l'avenant. Catho bon teint, il avait gratifié sa femme d'une ribambelle de gosses morveux et mal élevés qu'il trimbalait souvent dans une Renault moribonde.

Pour conclure l'histoire, il avait été invité à dîner à la maison (un de plus !) avec sa charmante épouse qui racontait, en souriant trop largement, qu'elle avait perdu une dent à chaque grossesse...

Avant le dîner, ils durent s'extasier devant les tableaux de mon père qui aimait à faire le modeste lorsqu'on le complimentait sur ses talents de peintre du dimanche. Ma mère, quant à elle, faisait visiter la maison de dix-sept pièces, si bien que tout le monde avait une faim de loup en se mettant à table.

Entre deux coups de fourchettes, le journaliste essaie de me jauger et me pose quantité de questions sur mes études et tout ça... Je rougis et m'emmêle dans des réponses maladroitement. Il décide cependant de me prendre à l'essai comme *garçon de course*. J'ai beaucoup de difficultés à imaginer le boulot d'un *garçon de course* mais j'essaie de faire celui qui connaît pour pas chagriner le barbu. Ainsi l'affaire est conclue et papa est tout content.

A l'époque je n'avais pas encore la moto et je roulais en Solex. C'est dans cet équipage que je me présentais à mon nouvel emploi, sur les planches de Deauville où était la rédaction d'été. Ma première mission, d'importance toute relative, consistait à chercher des sandwiches, des bières, et porter des photos à développer.

Le photographe s'appelait Pol Brugnon. C'était un personnage qui circulait sur une petite moto pétaradante, un large béret noir vissé sur les oreilles et le Rolleiflex en bandoulière. Il excellait dans les photos de groupes qui s'entassaient devant son objectif toujours avide de rangs d'oignons. A défaut de scoop, les joyeux pêcheurs à la ligne, carnaval aux écoles ou le banquet de la Sainte Barbe étaient pour Pol des anthologies qui justifiaient son existence.

Il était imbattable le Pol pour comprimer un rang qui n'était pas dans le champ. « *Poussez-vous ma p'tite dame, voyez bien*

*qu'zêtes pas dans la photo ! »... « Bouge pas mon gros, j'en fais une deuxième»* Ces grands moments du journalisme s'étalaient ensuite par pages entières, en rubriques locales de notre brave Pays d'Auge où tous ces gens s'arrachaient ces feuilles de choux pour se reconnaître oignon parmi les oignons...

Avec Pol j'ai donc appris la photo, version *reportage*, et j'ai appris à m'enhardir car il n'est pas si facile d'arriver au milieu d'une réunion, de faire déplacer la moitié des gens et de grimper sur une chaise pour faire la prise, en priant que le flash veuille bien flasher, et que les jambes s'arrêtent de flageoler.

Peu à peu je pris mon job à cœur et rêvais sur la vitrine du photographe devant un magnifique 6x6 d'occasion. Je dus patienter un temps certain pour pouvoir l'acheter car je me rappelle avoir consommé un grand nombre de petits appareils bon marché, dignes d'un premier communiant, avant de posséder un appareil de « pro »

Chaque week-end, Deauville devenait Paris-sur-mer et les embouteillages témoignaient de la vive attraction qu'exerçait notre belle cité balnéaire sur les habitants de la capitale appelés « Parisiens » Lequel terme pouvait devenir également une insulte pour le plouc local, occupant des lieux, qui ne voyait dans le Parisien qu'un envahisseur hebdomadaire et un con à plumer.

Ce choc des cultures étant irréconciliable chacun s'accommodait en râlant de ce statut, mal nécessaire pour vider les poches des uns dans les poches des autres.

Le casino en était la plus parfaite illustration car il était là pour rafler les mises de tous les gogos en rêves de devenir millionnaires. Sa belle parure de château en sucre blanc, le luxe de sa décoration où les lustres de cristal paradaient sur des moquettes rouges et épaisses comme le gazon des *green*, jusqu'au personnel dédaigneux au regard hautain de

propriétaires, tout était fait pour leurrer et attirer le client dans un piège gluant. Mais n'importe qui ne pouvait y entrer, il fallait au minimum être habillé en veston cravate et les physionomistes à mémoire d'ordinateur refoulaient poliment les indésirables.

Aujourd'hui, c'est bien pire ! Les belles salles ont été cloisonnées et les « manchots » font rêver les masses populaires en tee-shirts et baskets... Tout fout l'camp !

\*

Sur mon petit lit blanc, je sens que je vais mourir de faim après avoir manqué de trépasser de douleur, mon estomac me rappelle à lui. Trois jours c'est beaucoup, surtout sans savoir le moment de la prochaine dînette...

Il est 23 heures, seul dans une chambre perdue en bout de couloir, ils m'ont peut-être oublié pour de bon. Je décide une exploration clandestine vers les cuisines. Ce qui n'est pas facile avec mes tuyaux un peu partout, la perfusion et ma chemise sexy ouverte sur l'arrière. Je suis presque à la porte lorsque je suis démasqué, piteusement ridicule dans cet équipage, devant une solide infirmière que je reconnais comme une copine de promotion (çà, je vous le raconterai plus tard car c'est assez cocasse !)

« Yves, où tu vas comme çà ? »

\_Franchement j'ai vraiment faim, çà fait trois jours...

\_ O.K ! Je vais te chercher un bol de soupe parce que je ne pense pas que c'est pour demain, le Docteur Schmoll ne sera pas encore là.

Recouché correctement par la copine, j'attends donc ma soupe en salivant, et quand elle arrive enfin, je déguste le meilleur mets de ma vie, un plat qui restera de loin mon plus beau souvenir

culinaire... Ce jour là j'ai compris ce qu'était vraiment la faim et ce que mon père avait pu endurer à Buchenwald... Pourtant, ce n'était que trois jours ...

Schmoll ou pas, le lendemain on me transporte dans une autre « Notre Dame » à Draguignan où des apprentis sorciers se mettent en tête de briser mon énorme calcul aux ultrasons. Au réveil de l'anesthésie on m'informe que ces incompetents n'ont réussi qu'à produire une pelletée de graviers. On m'emmène alors vers Saint Roch à Nice pour traiter mes cailloux avec une autre machine. Là on m'installe dans une salle de style 14-18 qui pue l'urine et l'ammoniac. Je parviens à récupérer un téléphone et délègue à Jean-Guy Bartoux, mon marchand de Saint Paul la mission de récupérer mes toiles auprès du foireux de Washington, lequel nous fera payer l'enlèvement, l'assurance et le transport du retour de mes toiles après deux mois de palabres et de menaces en tout genre.

Le Donati aura le culot plus tard de me demander une attestation comme quoi tout s'était bien passé avec lui...

Vraiment quelle époque ! Mon Karma s'alourdit mais je n'ai pas envie de rigoler et j'ai eu vraiment envie de boxer cet abruti, comme dans le temps, à Deauville, ce match entre Gérard Aubry et moi, derrière les tennis...

Je ne me rappelle plus l'objet du grief, mais ce n'était pas difficile de se fâcher avec Aubry qui était « le voyou » du bahut ; personne ne s'y frottait. Il avait pourtant une gueule d'ange, brun aux grands yeux noirs de velours ; on l'appelait « capitaine Troy » car il ressemblait beaucoup à l'acteur de cette série TV du moment.

Fils unique d'une serveuse de restaurant qui l'élevait seule tant bien que mal, et qui avait renoncé à toute autorité sur ce gamin marginal et séducteur, Gérard exerçait sa violence sur quiconque le regardait de travers. C'est Patrick Grainville, futur prix Goncourt 1976 avec « les flamboyants » qui fut désigné arbitre de

ce match de boxe qui devait se dérouler dans les règles pour une fois...

Après 30 minutes d'échanges à poings nus, le combat s'acheva par épuisement des combattants, sans qu'un gagnant ne puisse être clairement désigné. Nos arcades sourcilières et nos lèvres étaient en sang mais l'honneur était sauf.

Ce match nul contre Aubry me fit gagner des points dans l'ordre du respect. Personne en effet n'aurait misé un kopeck sur mon cheval car il faut dire aussi que mon adversaire n'hésitait pas à se cogner avec les flics, ce qui lui vaudra d'ailleurs de connaître la prison.

Poltron dans mon enfance, il ne fallait pas me mettre en colère car dans ce cas je n'avais plus peur de rien ni personne. Ce travers est encore de mise malgré mon âge qui n'est plus celui de la bagarre... Pourtant on était bien copains Aubry et moi, on se retrouvait à « la cave » de Bernard Foucré, personnage haut en couleur que j'ai retrouvé quarante ans plus tard dans des circonstances assez incroyables :

Nous séjournions quelques jours à Londres, avec ma compagne Christina, pour le mariage d'une de ses amies, au « Savoy » et je me suis laissé entraîné dans un restaurant branché connu de toute la City ; une sorte de grand hangar industriel très minimaliste, très cher et très ennuyeux.

De plus, l'aspect des plats servis tient plus de la pâtée pour chien que d'une nourriture pour personne civilisée, ce qui en Angleterre n'étonnera personne... Dans ce cadre bruyant de surcroît, je me mets rapidement en mode « veille » laissant la tablée féminine monopoliser la conversation dans la langue de Shakespeare et j'échange quelques mots avec le serveur qui est Français. Ce n'est qu'à la fin du repas que je pose la question un peu rituelle entre Français qui se retrouvent à l'étranger :

« Et d'où êtes vous ? » Sa réponse fut quelque peu étrange :  
\_ Mon grand père était Directeur du New Golf Hôtel de Deauville !

\_ Ah bon ? Alors votre père s'appelle Bernard Foucré!  
Le gamin me regarde effaré, comme si j'étais le plus grand médium d'Angleterre.

\_ Eh oui, au lycée de Deauville j'avais un copain Bernard Foucré dont le père était Directeur de l'Hôtel en question, alors vous êtes le fils de Bernard !

Quelques minutes plus tard je suis donc en possession de l'adresse du dit Bernard qui, après un passé très canaille était devenu Commissaire de CRS aux Antilles.

Six mois plus tard, il débarque en moto où je l'accueille à ma « Colombe Bleue » pour évoquer les frasques de ces années soixante.

Devenu très « enrobé » il a cependant gardé son regard très bleu au sourire perpétuel. Sa fameuse Cave, tous les copains y avaient travaillé pour creuser et daller le sol, faire le bar, les éclairages tamisés, la sono, etc. Le résultat : un vrai piège à nanas qui se ruiaient à nos surboums improvisées sur fond de Jazz :

Fats Domino, Ella Fitzgerald, Glenn Miller berçaient nos flirts tendres et enlacés ou nos Rocks déchaînés. En fait les filles qui « sortaient » n'étaient pas si nombreuses et si l'on retranche encore « les boudins » il n'en restait qu'une bonne quinzaine, autant dire que la compétition était sévère et qu'on est « sorti » quasiment avec les mêmes, mais à des périodes plus ou moins différentes... Avec un bonus pour les mâles dominants comme Foucré ou Aubry qui étaient prioritaires sur les listes d'attente.

...Les femmes ont toujours préférés les tendres voyous aux « gentils silencieux » dont je faisais partie ; mais ma moto, ma guitare et mon côté artiste se sont révélés quand même de précieux atouts dont j'usais avec efficacité... Mais pas toujours sur les bonnes cibles.

Ainsi Jannyk qui recherchait ma compagnie : On échange des bouquins on se raccompagne, on discute, bref, elle me tourne autour, jusqu'au jour où elle organise une grande fête pour son anniversaire. Les parents lui laissent la villa, il y a un super buffet, elle m'invite à danser des slows langoureux ; tout cela sent le traquenard mais j'avais vu venir et avais amené « ma bande » de dangereux. Ceux qu'il ne faut pas lâcher dans une soirée bourgeoise et un peu coincée, des loups, des prédateurs qui trouvent la cave du père en cinq minutes, un pied de biche en trois et envahissent les lieux saints en moins de deux pour y ratisser le vin de Moselle du paternel inconscient... En fait, tous les vins y sont passés, mais celui de Moselle est resté dans les annales pour être le choucho du propriétaire comme on le comprendra plus loin.

Pour l'heur, les vandales sont au pillage, Claude Foubert, ivre mort est au milieu du carrefour dans une danse apocalyptique, Bardon et Labrande hébétés ne sont guère mieux et le salon est ravagé par une armée en déroute. Des jeunes filles de bonne famille se tiennent les cotes dans le jardin vomissant de délicieux cocktails Coca-Rhum-Chablis-Bordeaux, d'autres se sont réfugiés dans les chambres de l'étage et jouent au docteur, voire plus si affinités... l'ambiance me semble au top, vu mon état d'appréciation. Bizarrement, aucun voisin n'est venu se plaindre... Par contre l'heureux papa lui s'est plaint, et très fort !

Muni de la liste des invités il est venu au lycée nous balancer au dirlo. Ce dernier n'a pas hésité : Bardon, Labrande et moi ; convoqués dans son bureau pour essuyer une engueulade mémorable avec menace de renvoi à l'appui si on ne réparait pas les dégâts. Le regard d'aigle ne plaisantait pas... Rendez-vous fut pris par les trois pieds nickelés avec notre victime, qui était Directeur de banque. Lequel nous reçu dans son grand bureau Directorial, discours de morale cucu pour les ados éclairés que

nous étions puis vînt la phrase qui tue « quelle impression ça vous fait d'être dans le bureau d'un Directeur de Banque ? »

On ne peut imaginer mieux, ce type était un vrai régal. Il mérite bien la postérité que je me suis décidé à lui célébrer ici...

Et puis la grande question : que comptons nous faire pour réparer? Regards ennuyés...Finalement, il nous demande d'organiser une collecte de la somme à rembourser pour son fameux vin de Moselle.

La somme requise ayant été rassemblée par nos soins en quelques jours auprès de nos soiffards, retour chez Monsieur le Directeur de Banque qui nous reçoit à nouveau dans son même et impressionnant bureau :

Nouvelle leçon de morale, blabla, échanges courtois et tout en tirant sur sa pipe , il nous informe, avec l'esprit chevaleresque qui caractérise les Directeurs de Banque, qu'il ne veut pas de notre remboursement, « que c'était pour nous donner une leçon... »

Je ne me rappelle plus de ce qu'on a fait du petit butin mais je crois qu'on s'est payé une petite fête entre amis...Sans vin de Moselle pour cette fois.

\*

Du vin, j'aimerais bien en avoir dans ce service d'urologie d'un autre âge où les infirmiers sont accoutrés de grands tabliers blancs, comme du temps du professeur Charcot, et se baladent avec de grands récipients d'urines en plastiques jaunâtres. Il faut vraiment la vocation pour bosser ici, temple du pipi, et royaume du tuyau bobo.

Chaque jour on me transporte dans une petite salle isolée, comme pour me faire un mauvais coup. Il y trône une machine à ultrasons qui semble dater de leur découverte... On m'installe

dans une position bien inconfortable, bien sanglé et bien attaché, les reins et le haut des fesses dans le vide ; l'accouchement ne va pas être une rigolade, je le sens ! On me passe une gelée bien glacée sur la peau pour le contact et bingo ! Le courant passe...Boum ! Boum !

A intervalles réguliers, les chocs électriques et phoniques sont profonds et résonnent douloureusement dans mes intérieurs. Ici pas d'anesthésie : C'est parti pour enfanter dans la douleur !

Les ultrasons sont à l'œuvre pour désintégrer mes cailloux. Du moins en théorie, car les bougres sont de la race des coriaces, et ne semblent pas se déliter aussi facilement. Les séances durent près d'une heure et toujours sans surveillance, car il est vrai qu'on ne pouvait craindre une évasion... Par contre je ne suis pas rassuré ; hier, ils m'ont oublié et j'ai gueulé comme un âne avant d'être entendu par une femme de ménage qui m'a libéré. J'ai pissé le sang toute la nuit à cause du surdosage de « boum boum » Du moins c'est mon explication... Vraiment pas sérieux ce personnel. Peut être qu'ils ont mis tous les punis et les mauvais dans ce pavillon pipi où même les murs ont pris des nuances jaunâtres.

Pour couronner le tout, maintenant j'ai la nausée, et si je vomi, personne pour me donner une bassine. J'aurai bien voulu pouvoir me retenir pour leur gerber dessus, mais rien à faire, tout est parti entre deux boum, dans un hoquet salvateur.

Exactement comme quand j'étais petit, dans la voiture familiale, mon père n'avait jamais le temps de s'arrêter et en général c'était son dossier qui prenait. Pas content le père !

C'est comme en bateau, ma première sortie avec le voilier des Poirot, en 1964. C'est encore avec la fine équipe Foucré, Aubry, Pascal Poirot (dit « Hercule » évidemment) et moi-même...

Le navire était un « Requin » quillard en acajou gréé en sloop. Magnifique unité de 9 mètres environ qui appartenait aux parents d'Hercule. C'était la première fois que je montais sur un yacht

mais j'étais à peu près rassuré car les trois autres avaient so-disant une solide expérience maritime, Pascal avec ses parents, c'était indubitable ; Aubry quant à lui avait fait la pêche professionnelle sur un bateau Trouvillais et Foucré racontait n'importe quoi, comme d'habitude.

On quitte le bassin de Deauville sans encombre, on/ils hissent la grand-voile, face au vent entre les deux jetées en bois (immortalisées par Marcel Duffy) et déjà un bon clapot se fait sentir. Ensuite, cap à l'ouest vers Ouistreham. Le vent est de travers et le bateau file bon train en gâtant aussi un peu trop à mon goût. Mais l'équipage me dit que c'est normal.

Foucré ne tarde pas à nous distribuer notre ration de rhum, ce qui me semble de circonstance, ayant lu « l'Ile aux trésor » Et puis on passe au saucisson, et puis j'ai froid, et puis un grand choc à l'avant ; tout le monde se casse la figure mais personne à la mer, juste un pied tout mouillé : le mien ! Le bateau s'est arrêté et gîte à mort tandis que la houle lui passe dessus. Du coup on est trempé et j'ai peur...

Le navire est coincé sur un banc de sable qui ne devait pas être là, d'après Aubry qui était notre pilote, car-le-seul-à-avoir-péché-dans-le-coin, tandis que Pascal s'agitait comme un perdu : « le bateau de mes parents » « Et qu'est-ce qu'on fait maintenant ? » « La passe de Ouistreham c'est pas là, regarde les balises ! » Aubry restait stoïque avec son petit sourire des mauvais jours et je me suis dit que si Hercule continuait, il allait s'en prendre une.

Mais je n'écoutais déjà plus rien car le mal de mer m'avait pris aux tripes. Le rhum, le saucisson, l'odeur de gasoil, le froid, plus la trouille, face à une situation que je ne contrôlais pas, et qu'apparemment l'équipage non plus, était un cocktail trop fort pour moi. Je m'allongeais en bas dans le cockpit, sans force, sans aucune ressource, ce maudit bateau pouvait couler, je n'en avais plus rien à cirer, j'étais out... Dans mon demi coma je percevais cependant les efforts que la fine équipe déployait pour nous tirer

de là en profitant de la marée montante et du petit moteur de l'embarcation. Pour ma part, je ne revins à la vie des terriens que de retour au port, le bateau solidement amarré à la place qu'il n'aurait jamais dû quitter avec cet équipage d'occasion.

Dès mes premiers pas sur le quai, je me souviens très clairement de ma décision d'apprendre la navigation et ne pas rester sur cet échec lamentable. J'ai pris cette petite mésaventure comme un défi personnel, non pas contre la mer ou les bateaux, ce qui aurait été le summum du ridicule, mais contre moi...

Je ne pouvais rester sur cet échec qui me retenait un peu dans l'enfance. Prendre la barre d'un bateau et le diriger là où je voulais, c'était aussi plus ou moins consciemment vouloir diriger ma vie...

\*

Cette noble prétention me fait méditer à nouveau sur le sujet, au regard de mon état de sujétion totale dans cette nouvelle clinique de Marseille, où faute de la grande bleue à conquérir, c'est dans une baignoire à ultrasons qu'on va me tremper...Le feuilleton n'est donc pas terminé et contre ma volonté, j'aurai vraiment laissé une chance à la médecine dans chaque ville de cette région sud... Je vous dis tout de suite que Marseille n'a pas gagné...

Cette fois, je suis harnaché sur un brancard spécial qui est lentement immergé dans l'eau. C'est la version « boum boum » en mode humide...Dommage qu'aucune photo ne puisse égayer l'épisode, elle eut été savoureuse pour tous ces crétins de bien portants qui se croient éternels...

Suite à une longue séance en eau tiède, on me transporte dans la clinique spécialisée d'Aix en Provence où je regagne ma nouvelle chambre. Je suis ici depuis un quinzaine et c'est un grand professeur qui s'occupe de moi maintenant. Mon cas semble attirer l'attention de sommités de plus en plus importantes et il me

semble qu'une célébrité à titre médical est à ma portée...Je n'aurai pas tout raté !

Je suis arrivé ici avec une sonde qui relie mon rein à la vessie, et réciproquement, ainsi les calculs ne peuvent plus s'engager dans l'uretère (tuyau bobo) mais restent regroupés dans le sacré calice.

Le but du jeu est donc de les casser progressivement pour permettre leur évacuation par les voies naturelles. Depuis deux mois qu'on me balade de cliniques en hôpital et de lits en lits, j'ai subi quatre anesthésies générales et perdu quinze kilos. Il s'agissait probablement de graisse inutile à mon fonctionnement général mais certainement pas un gramme des petits/gros cailloux qui s'accrochent toujours à mon grand corps malade.

Dans les toilettes, un récipient métallique m'est réservé, c'est là dedans que je dois uriner pour retrouver mes cailloux et les entendre tomber. Paraît que c'est bon pour mon moral. C'est vraiment une attention charmante, mais croyez moi quand un cailloux fait « bing » dans le grand seau, on l'a senti passer bien avant... Quand on pisse des lames de rasoir, ça ne passe pas inaperçu. A chaque fois, une petite pensée pour ce malheureux Montaigne, « collègue » de la maladie de la pierre...

Ainsi, en quelques jours j'éliminais la plupart des intrus et chaque « accouchement » était une victoire personnelle sur l'hémoglobine, mes petites douleurs et la médecine sudiste.

Une radio de contrôle vérifia l'état des lieux et autorisa la levée de la sonde. Pour ce faire une dernière anesthésie qui fut beaucoup plus longue que les précédentes car le maudit tuyau s'était considérablement calcifié et ne voulait plus décoller de là. Encore heureux que le chirurgien ne se soit pas trop énervé et n'ait pas tout arraché avec les organes et ce qui voulait bien venir. Tout fier, il m'avait agité sous le nez cette sonde en dacron d'origine, pétrifiée par mes œuvres, avec en prime des morceaux

de mou pour chat accrochés dessus. Je croyais qu'il m'engueulait, mais non ! Il voulait juste me montrer que ç'avait été dur pour lui.

J'étais complètement convaincu ; content aussi qu'ils avaient eu la gentillesse de m'endormir.

Pour un peu j'ai comme l'impression que mes souffrances pourraient prêter à rire. C'est comme les rages de dents, on s'en fout quand c'est fini, on oublie. Et on ne peut plus s'imaginer comme c'était. Et c'est tant mieux ! Ne pas souffrir, c'est déjà être sur le chemin des bienheureux.

Donc, tout s'est finalement arrangé au terme de ces huit semaines d'excursions hospitalières. Deux jours après cet épisode terminal, j'étais rapatrié sanitaire et enfin de retour à mon atelier où j'oubliais définitivement ces histoires de pipi bobo...

C'est mon troisième atelier, évidemment le plus grand, le plus beau, même que c'est moi qui ait fait les plans de la grande charpente, façon grange Normande. Au milieu trône un billard Américain réservé aux parties familiales où tout le monde triche car les règles du jeu sont évolutives, en fonction de l'encombrement de cet espace de travail. Ma presse Zaugg accolée à la table gêne considérablement le mouvement des queues, alors on invente tout un système de handicap, de pénalités différentes suivant l'humeur du moment.

Mon initiation au billard Français s'est faite à Deauville dans la propriété de feu Michel d'Ornano, alors Député-maire du patelin. Il est savoureux que les trois gauchistes que nous étions alors, Bardon, Labrande et moi occupions sans vergogne une villa lui appartenant et qu'il avait aménagé en salle de jeux et différents gadgets.

C'est par l'intermédiaire d'un certain Olivier Marie, qui était parvenu -on ne sait comment- jusqu'en notre classe de Philo, que la chose s'est faite.

Ce petit minet était un fils de famille aux talents très limités mais était hébergé chez les d'Ornano, dans cette villa qu'on avait mise à sa disposition, je suppose pour lui éviter un promiscuité par trop pesante avec les éléments plébéïens.

On ne sait pourquoi, il avait pris Labrande à la bonne et lui collait un peu aux basques, ayant certainement senti chez notre camarade une filiation bourgeoise évidente (tous deux s'habillaient avec la même préciosité de bon ton) ainsi qu'une culture à la pointe des idées du moment qui manquait cruellement à notre bonhomme. Je le pressentais avide de retenir une phrase ou deux pour poser dans un salon de Neuilly les bases du structuralisme qu'il associait vaguement à une sorte de géométrie Grecque... Sa compagnie dans notre groupe m'irritait sensiblement compte tenu des efforts personnels que j'avais dû prodiguer pour être accepté par ces deux têtes pensantes. Olivier ne pensait pas et ses opinions se résumaient à des clichés empruntés au monde de ses parents.

Autant dire que par le jeu de notre logique interne, ce type n'aurait jamais dû dépasser le niveau du néant absolu. Or, mes deux camarades semblaient malgré tout tirer plaisir de sa compagnie ; on accepta même son invitation dans cette fameuse villa appartenant au camp honnis de la droite la plus conservatrice. Autant dire que je suivais en traînant les pieds...

Sacrilège ! Trois révolutionnaires chez les bourgeois, au cœur même du stupre et de la corruption...

Cette propriété comptait plusieurs bâtisses cossues en pierres de taille, et celle d'Olivier comportait un vaste séjour au rez-de-chaussée, avec billard, flipper Américain, toutes sortes de jeux et luxe suprême : Une fontaine à Whisky remplie aux trois quart...

Du frigidaire, glaçons et cocas furent versés sur le Whisky et nous voilà le cigare au bec en train de disputer une partie sur le tapis vert immaculé. Bien évidemment, Je n'avais jamais touché une queue de billard de ma vie mais l'alcool aidant je me suis

trouvé le talent ridicule de déchirer le précieux textile sur 20 bons centimètres. Cette dégradation des lieux saints, où nous étions rentrés quasi clandestinement, ne fut guère appréciée à ma gauche et bien sûr à ma droite par l'autre Glandu, catastrophé du rapport délicat qu'il aurait à élaborer pour expliquer cette blessure béante, sur l'autel d'une hospitalité qu'il voyait déjà compromise. Je ne me rappelle plus les suites et conséquences de mon geste maladroit. Mais, il m'apparut que, décidément, mes initiations dans le monde civilisé se soldaient par des échecs lamentables...Et ce n'était qu'un début...

Dans le même registre, quelques années plus tard, alors que j'avais été embauché à la rédaction de « Paris Normandie » le journal que dirigeait alors Pierre René Wolf, j'avais été investi de la confiance de ce dernier pour le représenter à l'anniversaire de la Baronne de Rothschild en son château de Reux, à quelques lieues de Deauville.

N'ayant ni véhicule acceptable (je ne pouvais m'y présenter en Solex) ni smoking, il fallait que je m'équipe de la panoplie du parfait journaliste mondain. Je me trouvais un chauffeur en la personne de Jean-Noël Gontier, lui-même apprenti journaliste à « Paris Turf » et heureux propriétaire d'une antique NSU qui devait convenir, sous condition de la garer à distance respectable. Pour le smoking, je louais la chose pas trop chère mais avec des manches trop courtes qui devraient pourtant faire l'affaire. Et nous voilà partis pour notre première sortie dans le grand monde, celui où il faut vraiment montrer patte blanche pour y rentrer.

Tout se passe presque bien, sauf que mon chauffeur se gare vraiment loin, un peu trop, et dans le noir, et bien sûr près d'un fossé dans ce pays de bocage, de vaches et de bouses qui vont avec. Bref, on aura compris qu'à ma descente de la superbe NSU de couleur rouille (j'aurais dû me méfier) mon pied droit atterrit en plein de quoi me porter bonheur pour trois

générations...Merde ! « C'est le cas de le dire ! » répond finement mon coéquipier.

A la lumière d'un briquet on essaye de réparer les dégâts avec de l'herbe puis avec une pochette blanche sacrifiée sans hésitations. Le résultat n'est pas probant et je me dis qu'on va figoler dans les toilettes du château. Donc, on y va et on regarde où on met les pieds. Saleté de vaches !

Le château est auréolé d'une lumière extraordinaire, à croire qu'il a été branché directement sur une centrale EDF. L'allée est grandiose et des laquais en perruques bornent les allées comme des soldats de plomb. Il n'y a personne devant le buffet absolument gigantesque, et tous les invités semblent s'être entassés dans la chapelle d'où provient la musique d'un orchestre de chambre.

La voie est libre vers les toilettes où je dois cependant affronter les regards glacés des larbins qui lorgnent mon pied bouseux avec un léger mouvement de sourcil, juste de quoi me faire savoir « qu'ils ont vu mais qu'ils ont assez d'éducation pour faire *comme si* ils n'avaient pas vu »

Je n'osais me retourner sur mes pas pour voir si je laissais des traces. J'étais sûr d'en laisser mais je n'en laissais rien paraître, marchant d'un pas assuré vers les toilettes...Où je tombe sur les cuisines avant de trouver l'endroit que je cherchais...

J'espère que personne après moi n'a eu besoin de serviettes car elles y sont toutes passées... l'hygiène avant tout !

Au retour, je retrouve mon compère devant la chapelle. Ma chaussette sent encore la bouse, j'aurai dû la retirer mais avec ce smoking un peu trop court j'ai hésité... On ouvre l'épaisse porte de chêne de la chapelle et on se trouve dans le métro à dix-huit heures...Elle est bondée. En plus les gongs ont fait un grincement qui a pratiquement couvert le violon de Yehoudi Menuhin. Mais enfin, çà y est, on est dans le grand monde, on referme la porte

dans un grand « crouiiiic » et on est là serré comme trop de gens dans une chapelle.

Personne ne s'est retourné. Dans le grand monde, on ne se retourne pas...Plus un tas d'autres trucs.

La musique s'arrête, ils ont fini ! J'applaudis...Patatrac, la musique reprend ; c'était juste un silence ! Personne ne s'est retourné...Dans le grand monde...Je suis mortifié...Ma chaussette pue. Est-ce que tout çà va s'arrêter enfin ? Oui la musique cesse ; j'applaudis encore tout seul dans le silence de la chapelle...

C'est un cauchemar !... « Crouiiiic ! » Je suis sorti, je n'en peux plus. Ce con de Jean-Noël est sorti avec moi, il se tord de rire... Notre entrée dans le grand monde est compromise. Mon avenir de journaliste mondain aussi. Je n'ai pas pu faire de baise main à la baronne de la part de mon patron. Je n'étais pas vraiment sûr de la bonne manière de faire un baise main à une baronne, ni à une autre dame d'ailleurs. Dans ce choix radicalement abstentionniste, je suis certain d'avoir pris la bonne décision et d'avoir ainsi évité une probable nouvelle catastrophe...

Il y a des jours où les astres sont contraires et il faut savoir écouter le ciel, surtout après avoir mis le pied dans une bouse, ce qui a tendance à vous détourner le regard dans la mauvaise direction...

Ce job m'a néanmoins apporté quelques compensations et un statut privilégié : Avec ma carte de presse de pigiste, j'étais un invité permanent et rentrait partout gratuitement, seul ou accompagné. Ce qui est un sacré avantage pour un gamin, avec tout ce que pouvait offrir Deauville à l'époque en festivités de tous ordres. Un pouvoir, également, de permettre à une petite amie de rentrer à mon bras à une soirée de gala par la grande porte, comme cette remise de la cravache d'or à Yves Saint

Martin dans le grill room des ambassadeurs. C'est Jean Gabin qui avait été convié à lui remettre cette distinction au cours d'un dîner prestigieux comme jamais j'ai pu connaître par la suite.

Je me retrouve à la table de presse où tous les grands noms de la capitale étaient invités. J'étais le plus jeune, affublé à nouveau d'un smoking d'emprunt et pas vraiment à l'aise bien que sur « mon territoire » par rapport à ces vénérables plumes. Mais personne ne me prêtait attention car c'est Philippe Bouvard qui devînt la victime involontaire de la soirée...

Il est connu que ce dernier avait commencé très jeune au *Figaro* comme garçon de course avant de réussir la carrière que l'on sait. Il était tous les week end à Deauville où il se montrait à l'envie dans sa *Rolls* avec chauffeur. Sa rapide ascension, due à son grand talent d'échotier, lui avait valu de solides inimitiés et jalousies dans ce milieu de requins... Ce soir là, il est arrivé en retard et on était donc tous déjà attablés lorsqu'il fit une entrée remarquée en smoking à veste blanche, ce qui se faisait peu à l'époque.

Face à moi se trouvait un autre journaliste du *Figaro*. Le genre *en fin de carrière*, habitué des salons, aux palaces et aux vacheries en coin : Un dangereux ! J'ai vu la lueur assassine dans son regard matois et j'ai su qu'il allait sortir les couteaux... Il a levé le bras et claqué du doigt à l'intention de Bouvard en disant « Hep ! Garçon ! »

... Quelques rires étouffés. Bouvard était blême et s'est assis sans répondre... Il avait été humilié et malgré tout son esprit il n'avait pu répondre à ce salaud pour lui clouer le bec...

C'est au cours de ce repas que j'ai mangé du caviar servit à la louche et que j'en ai même redemandé...

\*

A nouveau réfugié au calme dans mon atelier de « la colombe bleue » j'ai tout le temps de méditer sur cette époque pendant qu'au dehors, la maison vibre comme un navire en perdition sous les coups de bouts de vent d'est, qui est ici le vent de la pluie.

La mer est en colère et c'est comme ça que je l'aime, sauf quand je suis dessus. A Deauville, le spectacle était grandiose quand la manche prenait ses couleurs de plomb sous les déferlantes d'écumes.

Des fenêtres du bahut, on voyait distinctement les cheminées du « France » quand il était à son quai du Havre ; et la nuit, les torchères de gaz enflammaient toute la baie de Seine avec de fantastiques reflets qui auraient enchanté les impressionnistes.

C'est du Havre que j'embarquai sur le Ferry jusqu'à Southampton. Là je reprenais un autre bateau, plus petit qui me menait à Cowes, Ile de Wight, où je retrouvais Christopher, mon correspondant *Rosbeef*.

C'est le lycée (encore !) qui organisait ces échanges entre « étudiants ». L'Europe était en pleine fabrication et on ne rigolait pas avec le rapprochement des peuples. Il fallait donc mettre de côté Jeanne d'Arc, Trafalgar, Waterloo, Fachoda, et Mers-El-Kebir ainsi que bien d'autres petites taquineries de la perfide Albion et leur faire bonne figure.

Malheureusement, à chaque voyage en Ferry, J'étais gâté par de belles tempêtes où le navire roulait bord sur bord ; et comme *je n'avais pas encore appris la navigation*, selon ma décision récente, le mal de mer me prenait en quelques minutes, même si

je passais la traversée (qui durait une dizaine d'heures) sur le pont et dans la fraîcheur des embruns.

J'arrivais donc dans un état lamentable, frigorifié, taché de vomi et peu disposé à leur faire *bonne figure*... Mais Christopher était charmant et l'Ile de Wight également car on ne sentait pas tout à fait en Angleterre, un peu comme en Corse où on ne peut pas tout à fait se sentir en France, si vous voyez ce que je veux dire...

Cowes était jumelée avec Deauville (et réciproquement !) on était donc chaleureusement bien accueilli *because* pas tout à fait des étrangers pour ces insulaires. Mon correspondant faisait des stages pour être technicien dans l'entreprise Overcraft, qui produisait les fameux bateaux sur coussins d'air. C'était encore très secret à l'époque et tout était caché. Il avait une voiture, une Austin Mini première génération et une petite amie régulière, du même âge que sa bagnole. Bref un temps d'avance sur le *Frenchie* que j'étais. Egalement un siècle d'avance en musique, avec les Beatles et les Rolling stones... Quand en France, c'est les compagnons de la chanson qui tenaient encore la vedette... Mais notre point fort restait- et reste- malgré tout la cuisine...

Outre le fait que mon Anglais scolaire et mon accent amusaient beaucoup les copines de Chris, elles étaient toutes persuadées que tous les Français étaient d'excellents cuisiniers. Et j'eus beaucoup de difficultés à expliquer que ce n'était pas tout à fait mon cas, sans complètement les décevoir, car je ne savais même pas cuire des nouilles. Voulant me faire un plaisir, la maman me demanda mon plat préféré ?

Aucune hésitation dans ma réponse : un bon rosbif ! Et le dimanche suivant, tous à table, nous attendons le fameux rôti de la maman Anglaise, lequel enfin servi, je m'aperçois qu'il s'agit de viande bouillie avec, en plus, une sauce à la menthe...

Il a donc fallu que je mange cette chose en faisant mine d'être content puisque c'était une faveur culinaire préparée spécialement pour moi. A mon tour, et pour leur rendre la politesse, je leur proposais de leur préparer une spécialité bien Française sans rien leur dire. Surprise ! J'écrivais donc à ma mère pour qu'elle m'envoie par voie postale le nécessaire avec la recette détaillée, ce qu'elle fit sans tarder. La veille de mon départ je préparais donc ma vengeance et m'enfermais dans la kitchenette de la maison où je suivais scrupuleusement les conseils maternels. J'avais besoin du four, de beurre, persil, d'ail et d'une boîte d'escargots en conserves dépêchés secrètement depuis la France.

Je pense que c'était très réussi malgré le peu d'enthousiasme de mes convives. En fait, seul Chris goûta la sauce, sans se risquer à avaler une de ces bestioles qui font, avec les grenouilles, notre immense popularité auprès des Anglo-saxons... Pour les deux parents, ce fut *Sorry* !

Je ne pouvais leur en vouloir, l'écart de nos cultures gastronomiques étant par trop aigu et difficile à surmonter de part et d'autre. Sans faire le difficile, je finissais donc les plats de toute ma famille Anglaise sous leurs regards poliment dégoûtés...

L'île bénéficiait d'un climat aussi dégueulasse qu'en Normandie et je n'étais donc pas dépaysé... Des collines, des parcs, des fleurs partout et des petits ports pittoresques lui donnaient un charme indéniable. Mais ce que je remarquais surtout, c'était celui des *petites Anglaises* qui n'arrêtaient pas de rire en mon agréable compagnie (non pas pour mon esprit mais pour mon accent, soyons juste). On peut critiquer les Anglais mais pas les Anglaises, quoique souvent très laides pour la majorité, quand elles étaient belles, elles surclassaient toutes leurs rivales Européennes. Et n'oublions pas qu'on était envoyé

pour favoriser le rapprochement des nations...Avec les Anglaises, j'étais à cent pour cent POUR...

Leurs mères fumaient comme des pompiers, ce qu'on ne voyait pas encore en France, décidemment très en retard, et quand *on plaisait*, tout était beaucoup plus simple et rapide. On peut bien avouer maintenant que la Française de l'époque « d'avant 68 » était difficile, hautaine et chichiteuse. Il fallait déployer des tonnes de talents oratoires en blablateries rassurantes pour leur vertu, leur dignité et leur réputation avant de pouvoir espérer lui peloter un peu *le haut*. Quant *au bas*, l'attente devenait tellement insupportable qu'on passait à la suivante...Avec mes petites Anglaises chéries, aucun problème ; à la limite, c'est elles qui passaient au suivant si vous étiez pas assez rapide. Et je ne savais pas encore que j'étais un « Latin lover » censé savoir tout ça et se décider *quickly*...

Bref en Angleterre, ils font tout à l'envers, roulent à gauche et mettent les adjectifs avant les noms : Qui aurait l'idée de dire « le rouge chien ou les unies nations ? » Seul un *Anglais cerveau* peut inventer ça !

\*

*Les voyages forment la jeunesse !* et c'est ainsi que je me suis petitement formé avec quelques petits voyages à Cowes, à Londres, Amsterdam, la descente du Rhin au cours d'un séjour organisé par le lycée, sans oublier l'Espagne, l'Autriche et la Suisse avec la caravane familiale. Celle-ci a également arpenté notre beau pays, que nous envie le monde entier, de la Bretagne

à la Provence, en passant par Arcachon...Et c'était pas mal pour l'époque !

Aujourd'hui on prend un jet pour faire son shopping à New York comme on allait en week-end à Maubeuge dans les années soixante. Ce n'est évidemment pas mon cas... Pour la raison que je déteste le shopping... Par contre, je me suis un peu rattrapé pour mon apprentissage du monde, et j'ai d'abord tenu la promesse que je m'étais faite d'apprendre la navigation, belle école de vie et de connaissance de soi même...

Mon premier bateau fut un vieux voilier de huit mètres, un côtre de Courseulles, « l'Escapade » qui datait d'avant guerre et qui le paraissait bien... Mon permis « A » en poche, je fis mes premières armes sur le canal de Caen à la mer, avec Hervé qui eut la patience de m'initier aux mystères d'une prise de ris, de l'envoi d'un foc ou d'affaler un grand génois... Il m'apprit aussi à prendre confiance en moi, à vaincre mes peurs et mon mal de mer.

Mon navire était basé à Ouistreham et on devait attendre marée haute pour l'ouverture des écluses. On sortait par tous les temps, avec un peu d'inconscience, car il ne fallait pas attendre de cadeau des tempêtes de la manche.

Jusqu'au jour où un vent de suroît en force 7 nous empêcha de rejoindre le port. Mon antique embarcation avait déchiré ses voiles de coton qui giflaient l'air en lambeaux. Quant au moteur, le fourbe ne voulait plus démarrer ; le chahut avait décollé toutes les saloperies qui stagnaient sournoisement dans le réservoir en cuivre : Durites et carburateur bouchés, impossible de réparer en pleine mer transformée en montagnes Russes. Il nous restait un seul bout de toile en trinquette qu'on tentait de bricoler pour remonter au vent sans succès. En fait, Eole nous emmenait vers l'Angleterre sans nous demander notre avis...

Fort heureusement une vedette de la gendarmerie maritime croisait non loin et se rendit compte de notre situation

lamentable. Après l'envoi acrobatique d'un filin, nous pûmes regagner notre bassin sous remorque... Retour peu glorieux, mais efficace, sous le regard de centaines de badauds massés sur les jetées qui contemplaient la tempête et les deux gugusses qui l'avaient échappé belle...

Cinq ans plus tard, en cette nuit de novembre 1975, je repenserai à ces débuts difficiles, confortablement installé à la barre d'un splendide sloop de 17 mètres, cap au 180 vers la Corse, avec six passagers à bord sous ma responsabilité de skipper professionnel. Je croisais au large des lumières de la baie de Cannes, accompagné d'une nuée de dauphins joueurs, qui allumaient des phosphorescences de plancton dans leur sillage...

Cannes, où je débarquais pour la première fois en 1967, pour le Festival des « 7èmes rencontres internationales du film pour la jeunesse » Encore grâce au lycée, au ciné-club, dont j'étais devenu l'un des organisateurs. J'avais été désigné par le Directeur du bahut pour être l'ambassadeur de toute la Normandie. Les communes de Trouville-Deauville avaient participé au financement du voyage et du séjour d'une semaine que durait ce festival.

Voyage de nuit par le Paris Vintimille (qui durait une dizaine d'heures) arrivée en gare de Cannes un peu fripé, hébergement avec les festivaliers venus du monde entier, dans un ancien palace, parc avec forêt de palmiers, soleil, ciel bleu...J'étais ébloui et totalement dépaysé.

J'ai pris ma mission très au sérieux, visionnais près d'une dizaine de courts et longs métrages par jour, participais aux jurys, colloques, rencontres, notamment avec Claude Lelouch qui présentait « Une fille et des fusils » Tout cela dans le cadre mythique de l'ancien Palais des Festivals, le vrai, celui des origines et des stars de mon enfance... Evidemment, lui aussi démoli par les auteurs du complot qui détruisent un à un les

lieux de mes souvenirs. Mais là aussi, j'ai des preuves, des photos et des articles de presse ; tout est vrai. Je vous l'assure, à vous qui ne connaissez que le nouveau palais des festivals, bunker de béton et morne bâtisse sans âme auquel il ne manque que des canons... Qui ne sont pas ceux de la beauté !

A l'époque, j'avais déjà rencontré ma « régulière » en la personne de *Ben* (pour Benvenouta Anzani) l'une des filles du célèbre industriel et inventeur du même nom. Notre idylle avait commencé malgré mon choix de demeurer un papillonneur invétéré. Mais je m'étais « laissé faire » et elle avait peu à peu gagné sa place de « première dame » évinçant en douceur ses petites concurrentes et néanmoins copines.

Grande, mince, aux yeux d'azur, elle était spirituelle et inattendue. Mais toutes ces choses tendres, attirantes et romantiques ne pouvaient cependant me cloisonner dans une relation totalement monogame, surtout à neuf cent bornes de là...

Je n'étais donc pas totalement insensible à l'environnement féminin de ce festival ouvert sur le monde et aux deux sexes, bien évidemment. Le décalage spatio-temporel n'était pas pour favoriser les vœux de fidélité que je n'avais d'ailleurs pas encore prononcés...

Une petite brunette commença donc à attirer mon attention, une phrase, une autre, un petit geste, une œillade...

Bref on se retrouva rapidement à partager un lit clandestin dans cet ancien palace en dédale et aux mille chambres tentatrices. A la fin du festival, comme elle était Parisienne, on fit le retour ensemble jusqu'à la gare de Lyon.

Je devais retrouver Ben à Saint Lazare et ma nouvelle conquête devenait un peu encombrante. N'étant pas spécialiste de ce genre de situation je dus certainement me confondre dans des explications confuses pour me débarrasser d'elle...

A Saint Lazare, ma régulière était au rendez-vous et nos retrouvailles se soldèrent par une longue étreinte sur le quai au départ de Cherbourg. Une sourde angoisse me gâchait ce moment qui aurait dû être un plaisir sans tache. Culpabilité ou sixième sens ? Toujours est-il qu'en tournant la tête, je découvrais ma brunette avec des tonnes de larmes et de rimmels ruisselants qui observait notre couple enlacé...Elle m'avait suivi la bougresse !

Que faire ? Dans ce genre de situation, il n'y a pas de plan « B » il faut réagir dans la seconde. Ce que je fis en emmenant ma régulière vers le train. Elle n'avait rien vu et je n'osais me retourner pour voir si l'autre nous suivait. Mais non ! Ma fuite salutaire avait résolu le problème de l'instant...

Quelques jours plus tard, j'eus le « courage » de lui écrire une lettre pour « m'expliquer » et m'étais en regrets, en excuses et tout le registre nécessaire au parfait salaud pour faire pardonner ses fautes. Sa réponse me consola définitivement puisque la belle m'informa qu'elle ne pensait plus à moi et qu'elle s'était trouvé rapidement un autre amoureux, plus disponible et plus honnête.

\*

Le bocage et les pommiers de notre bon Pays d'Auge s'éclataient en bouquets roses et blancs en ce printemps 67 et les épreuves du Bac approchaient à toute allure...

Il est cruel de faire bosser les potaches lorsque la nature est si douce et attirante, pourtant il fallait vraiment décrocher ce sacré

diplôme sans lequel aucun avenir digne de ce nom n'était possible. La pression paternelle avait commencé dès le primaire, où l'on me promettait un futur de cantonnier, ensuite ce fut « mais qu'est-ce qu'on va faire de toi ? »

J'avais donc deux bonnes années de retard à la suite de redoublements répétés, et devais subir d'incessantes critiques agrémentées d'une autorité abusive. Ce carcan m'étouffait car j'estimais être en âge de savoir ce que j'avais à faire et d'ailleurs je décidais d'arrêter d'aller en cours où on ne fichait plus rien pour réviser tranquille à la maison.

\_ Quoi ? Tu n'y penses pas ! Tu iras en cours jusqu'au bout...On te paye pas des études pour que tu traînes à la maison ! Il faudra bien te mettre enfin au travail espèce de fainéant...Etc...Etc.

La discussion s'est envenimée jusqu'à ce qu'une colère me submerge et que je renverse la petite table en fer forgé qui nous séparait. Les verres tombent sur mon père qui se dresse en hurlant, mais j'avais déjà gagné le couloir, il court vers moi et s'effondre à terre...J'ai claqué la porte et je cours, je fuis toutes ces années de cris, d'insultes, de dévalorisation. Je suis fou de colère et n'arrête ma course qu'au pont des Belges, mais je continue de marcher à grands pas, sans me retourner jusque chez Bardou qui m'ouvre la porte la pipe au bec :

\_Qu'est-ce qui t'arrive ?

Il voit bien que je ne suis pas dans mon état normal.

\_Rien, j'ai tué mon père !..

Interloqué, il me fait rentrer dans sa chambre enfumée où règnent Mozart et Beethoven. Je lui raconte et on parle tout l'après midi. Ensuite, je ne sais plus, j'ai dû passer quelques jours chez lui. Dans l'intervalle j'ai appelé ma mère. Elle m'apprend que mon père a fait un infarctus. ..Je n'ai donc pas tué mon père et je peux reprendre une activité normale...

Finalement, je ne suis plus retourné au lycée mais j'ai vraiment bossé dur pour ce foutu bac. Quelques semaines avant, il y eut cependant l'intermède de l'anniversaire de Lilian Barker :

Cette fille avait un point commun avec Hercule, un de ses parents était Anglais. Elle, c'était son père, lui, c'était sa mère. La comparaison s'arrêtait là : Elle était grande et avait une propension à se bourrer de cachets, ce qui n'avait aucun rapport avec sa taille, mais quand elle avait bu un coup, elle « s'évanouissait » dans les bras du type le plus proche et dont justement elle voulait se « rapprocher » On avait tous éventé sa technique de drague, aussi elle tombait parfois mollement à terre comme un sac de patates... Plouf !

Dans notre petite bande féminine, les plus en vue étaient Adeline Richet, Joëlle Lecaër, Louloute, Marie-Christine Duval, Mireille Wallecan, Marylène Sihoan, et Ben... Toutes plus ou moins ensemble suivant les époques et intermèdes.

Le père de Lilian était directeur et entraîneur d'un superbe Haras appartenant à des milliardaires Arabes et c'est dans cet environnement d'exception que nous fumes conviés à son anniversaire.

Ce Haras se trouvait à quelques kilomètres de Deauville et c'est un certain Lecoq qui accepta de nous conduire dans sa R4, Bardon, Labrande, Rojevsky et moi-même.

De la soirée, je ne me rappelle que peu de choses car nous nous sommes rapidement déchaînés sur le bar où j'ai un peu trop apprécié et abusé d'un cocktail aux fruits qui se buvait bien facilement. On devait être une cinquantaine à cette petite sauterie qui se tenait dans un grand salon aux portes vitrées, ouvertes pour la plupart, car la nuit était chaude, mais pas toutes et bien sûr, je suis passé au travers de la seule qui devait être fermée... Le fracas du verre brisé n'a même pas arrêté mon élan qui s'est terminé dans l'herbe (mais sans bouse de vache pour amortir...) Le seul verre intact étant celui que je tenais dans ma

main... Même pas mal ! Je n'avais aucune blessure, Bacchus veillait sur moi et plus tard me sauva probablement la vie, comme il va être démontré...

Mon état n'étant plus compatible avec une participation aux festivités, j'errais dans la propriété en titubant sous les pommiers jusqu'à ce que je m'écroule les bras en croix (référence culturelle à une chanson de notre Johnny national de l'époque) et j'y restais là, ronflant ma nuit de poivrot, béat sous les étoiles, sur cette grasse terre Normande propriété privée d'émir Arabes.

C'est la rosée du matin qui réveilla mon humeur grincheuse et migraineuse. Je n'ai absolument aucun souvenir de la manière dont je suis parvenu à me retrouver dans mon lit ce matin là, par contre, je me rappelle que c'est ma mère qui vînt me réveiller en faisant irruption dans ma chambre. Elle avait le visage grave et m'annonça qu'il y avait eu un grave accident :

Au petit jour, mes camarades m'avaient cherché pour me ramener avec notre taxi d'emprunt. Ne me trouvant pas, et pour cause, ils pensèrent que j'étais rentré avec une autre voiture et partirent sans s'inquiéter. Leur chauffeur, le jeune Lecoq, se serait endormi et manqua un virage difficile pour venir s'encastrent sur un arbre... Un de ceux qui ne bougent pas une feuille quand une 4L s'écrase dessus...

C'était l'époque où les voitures n'avaient ni ceintures de sécurité, appuis-tête, et encore moins d'air bag...Le chauffeur s'était pris le centre du volant en pleine face, Labrande, qui dormait, est passé au travers du pare brise tandis que Bardon et Rojevsky avaient terminé leur course à l'avant.

Quelques minutes après mon réveil, j'étais au chevet de mes copains. C'était grave pour Christian, dans le coma, les yeux touchés, le visage défiguré.

De Lecoq, transporté en urgence au CHU de Caen, j'appris qu'il n'avait plus de dents, avec fracas de la mâchoire et du nez, Rojevsky ressemblait à Frankenstein, le haut de son crâne ayant

doublé de volume et Philippe, le moins touché, s'en tirait heureusement avec commotion et contusions...

En annexe de cette histoire, je retenais les invectives de Sœur Saint Laurent, qui était l'assistante du chirurgien :

« C'est Dieu qui vous a puni, vous vivez dans le péché, c'est une honte de voir une jeunesse pareille, vous méritez l'enfer ! »

Et on nous parle d'intégrisme musulman aujourd'hui ?...

Je n'ai rien répondu à la sœur, elle a certainement dû avoir des comptes à rendre si elle a rencontré « là haut » le personnage de ses croyances.

Hubert est également venu pérorer :

Hubert, c'était le beau-père de Christian, figure impressionnante d'autorité, il dirigeait le palace « Normandy » avec morgue et regard hautain. Venant vers moi, il trouva à me demander sur un ton cassant l'identité du chauffeur car il avait l'intention de déposer plainte...Hubert savait gérer les urgences...

Le malheureux disparut lui-même quelques années plus tard dans un accident de voiture, entraînant dans sa mort la mère de Christian...

L'année du bac se termine donc par une tragédie. Des trois complices que nous étions (et que nous sommes encore) j'étais le seul à me présenter aux épreuves, au Lycée Malherbe de Caen, je réussis in extremis à être « repêché » pour l'oral de septembre, grâce à un 17 en philo et un demi point en maths (car le zéro était éliminatoire) Il y a un Dieu pour les poivrots, un autre pour les cancre, c'est écrit... Christian et Philippe décrocheront tout de même leur bac en septembre, Hervé, mon pote des premiers jours, le matheu, lui que je voyais promis à une belle carrière d'ingénieur, Hervé, donc et contre toute attente, quitte les épreuves et va au cinéma voir « Adieu l'ami » avec Charles Bronson...C'est ce que j'appellerai « un geste »

Il ne m'a cependant jamais précisé le sens, ou le non sens, de ce geste... On a également tenu à l'écart Charles Bronson de cette polémique interne...

En juillet, je pars avec Ben à Londres où on est plus ou moins hébergé à Chelsea, chez une vague relation d'Adeline.

Cette garce nous donne aussi l'adresse d'un pub où nous nous rendons avec innocence et je mets un moment avant de me rendre compte que c'est un bar à homos... Comme j'ai l'air de leur plaire beaucoup, on évite d'y retourner... Je préfère mes petites Anglaises :

Aucune confiance dans ces Anglais à qui il ne faut jamais tourner le dos...

Mes parents ayant déserté la maison familiale en août, on s'y retrouve avec une bande restreinte : Ben, Louloute et Lilian Barker, qui a semble t'il réussi à s'évanouir au bon moment et au bon endroit, puisqu'elle nous ramène un chéri qui deviendra son définitif...

On fait les fous, on a 20 ans, on joue à cache-cache dans la demeure parentale, on se bat à coup de polochons, on est éternel, on est très cons... Et bien sûr je ne fiche rien pour réviser le bac de septembre ; mais le Dieu des cancre ne me quitte plus jusqu'au jour où je lis mon nom sur la liste des reçus...

Ouf ! Toute une enfance et une jeunesse pour en arriver là :

Un nom sur une liste de gens *bons* pour la vie, *bons* pour continuer des études, *bons* pour avoir un métier, une famille, des enfants... Je ne suis pas pressé, mais je ne sais pas quoi faire de ce vide, de ce diplôme que j'ai le sentiment d'avoir volé à la chance...

A ce propos, je fais un cauchemar récurrent : Mes tableaux ne se vendent plus (vous avez peut-être oublié avec tout ça que je suis devenu un peintre connu ?) et des hommes en gris, tristes comme des merdes de poissons morts, viennent me remettre une convocation pour repasser le bac !

« Votre bac n'est plus valable, il faut le repasser, vous ne pouvez plus continuer comme ça ! »

Je me réveille en nage. Imaginez ce que c'est que de repasser le Bac ? Déjà qu'on vous fait repasser le permis pour un petit 200 sur l'autoroute...

Mais revenons aux choses sérieuses : J'ai le bac philo en poche et je voudrais faire les Beaux-Arts. Informé de mes projets, le paternel me dit carrément NIET. Là, je ne peux plus me fâcher, vu que c'est lui qui doit financer ...

Après moult réflexions et contrariétés, on trouve un accord sur des études de journalisme, puisque j'ai déjà une petite expérience locale du métier.

C'est ma mère qui me trouve l'adresse de l'Ecole Supérieure de Journalisme, rue de Rennes à Paris...Et voilà comment on vous décide une vie !

Allez, va pour Paris...

\* \* \*

### III

## Paris s'éveille !